

## Histoire de l'*Idjtihâd/Réformisme* arabo-musulman

L'*Idjtihâd/Réformisme* est un des mythes majeurs en culture arabo-musulmane. Connaître l'histoire des idées réformistes en terres d'Islam c'est se doter d'un savoir pour comprendre la longue sclérose intellectuelle et l'état de dévitalisation des sociétés musulmanes, d'hier et d'aujourd'hui.

Commençant par préciser le contenu du terme *idjtihâd* ; littéralement : c'est le fait de se donner de la peine et, en culture musulmane, « c'est se contraindre à se former une opinion dans un procès ou comme règle de droit<sup>1</sup> ». Ce n'est qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il prendra les significations : « ***Idjtihâd* = *Réformisme*** », un mot-concept auquel les réformistes attribuent une prétention interprétative novatrice du Qoran et des autres textes consacrés (« *dits* » du Prophète de l'islam, *Hadith*, *fatwas* et commentaires exégétiques canoniques des docteurs de la loi islamique). Quels que soient les écoles et les penseurs musulmans qui usèrent de ce concept, aucun ne remettra en cause les fondamentaux doctrinaux de l'islam, plus précisément le dogme du **Qoran incréé**. Par ailleurs, c'est sous l'influence des idées de la modernité européenne que ce terme *Idjtihâd* prend le sens « *réformisme politico-religieux* », uniquement depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; d'où l'expression *Idjtihâd/Réformisme* auquel nous recourons ici.

La croyance fallacieuse en ce type *Idjtihâd/Réformisme* politico-culturel reste chevillée au corps et à l'esprit de la plupart des penseurs musulmans contemporains, dans les formes multiples qu'elle a revêtues, au sein du monde arabo-musulman en particulier. Nous les résumons ci-après, de façon chronologique.

- La première entreprise d'*Idjtihâd/Réformisme* peut être attribuée aux Mu'tazilites (VIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle). Nombreux étaient les élites musulmanes adeptes de la pensée mu'tazilite qui défendaient des idées plaçant la raison au premier plan dans l'analyse théologique et philosophique, contrairement à leurs adversaires, foncièrement traditionnistes qui conféraient une large place aux superstitions et autres spéculations irrationnelles. Avec le calife abbasside al-Ma'mûn Abû-l-'Abbâs, régnant de 812/825-833<sup>2</sup>, les Mu'tazilites profitèrent du bras séculier pour imposer leur doctrine en usant de procédés inquisitoriaux nommés *mihna* ; al-Ma'mûn fit prêcher en chaire le dogme du **Qoran créé**, dogme mettant officiellement en mouvement la raison rationaliste théologico-philosophique, posant par exemple, entre autres fondements d'éthique et de droit, *le principe du libre-arbitre*, à savoir : la nécessité absolue pour chaque musulman d'être totalement responsable de ses actes, en vertu de quoi Dieu jugera, selon sa juste pesée, des bienfaits et des méfaits de ces actes<sup>3</sup>. Cette expérimentation théologico-politique du **Qoran créé** dura moins de quarante ans.

La doctrine mu'tazilite fut vaincue et remplacée, sous al-Muttawakkil, par l'instauration du dogme du **Qoran incréé**, en 852, sous l'impulsion du conservateur Ibn Hanbal. En termes de prescriptions axiomatiques théologiques et juridiques, cette seconde doctrine a prospéré et perduré à ce jour, majoritairement chez les Sunnites : elle rejette le *libre-arbitre* et forge un double principe fataliste, totalement délétère en toute culture : celui de la *prédestination* et du

*bilâ kayf* ou l'interdiction absolue de pousser trop loin les questions du pourquoi et du comment ? Pour l'islam doctrinal, quiconque franchi les limites de ce qui est questionnable devient immédiatement passible de l'accusation d'hérétique, et donc soumis à la peine de mort. En d'autres termes, il est de fait interdit à tout être humain de poser des questions relevant de savoirs considérés détenus exclusivement par Dieu. Sur ce double principe seront consacrées en outre les normes inégalitaires, notamment entre hommes et femmes, entre croyants musulmans et les autres croyants... Ces inégalités sacralisées moralement et juridiquement renforceront aussi l'esprit de superstition en culture musulmane (pour plus de précisions, voir R. Aous, *Aux origines du déclin de la civilisation arabo-musulmane...*<sup>4</sup>).

Après cette phase historique, s'en suivra encore plus de violences et de bouleversements politiques - dont l'éclatement de la centralité politique du monde musulman -, le tout entraînant dans leurs sillons d'innombrables destructions, en vies humaines, en richesses intellectuelles et matérielles. S'enclenchera alors le processus d'affaiblissement des sociétés musulmanes et, concomitamment, du déclin de la civilisation dite arabo-musulmane. Pour tout observateur averti, ce déclin est manifeste, dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ce qu'Ibn Rushd (Averroès m. en 1198) observera à loisir de son vivant. Voilà pourquoi il convient de s'appesantir sur la pensée et le rôle de ce grand philosophe, pour comprendre judicieusement les causes structurelles du déclin et d'immobilisme culturel et social, dans lequel le monde musulman végète depuis plus de mille ans, à l'exception de la Turquie.

- La deuxième entreprise d'*Idjtihâd/Réformisme* est celle théorisée et proposée aux pouvoirs politiques almohades par Ibn Rushd, aux fins de combattre les *fûqâhâ* et '*ulamâ*', clercs organiques de l'islam, les cerbères des corpus et de la pensée obscurantiste islamique, celle-ci ayant été élaborée, dans son intégralité, à partir du dogme **Qoran incréé**. On connaît les célèbres controverses qui opposèrent Averroès au traditionniste Abû Hamid al-Ghazâlî (m. en 1111) comme celles non moins célèbres concernant sa défense d'une parfaite compatibilité de la *vérité de la Foi* avec la *vérité de la Raison*<sup>5</sup> : cette théorie, provoqua de féroces polémiques entre averroïstes et anti-averroïstes aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, principalement au sein d'universités européennes où s'engagèrent des disputes acharnées, surtout autour de la prééminence de la théologie sur la philosophie<sup>6</sup>. Sur cette époque charnière entre le monde culturel et politique prévalant en Europe et en culture arabo-musulmane notamment, on ne peut faire l'économie du recours à une rigoureuse analyse dialectique, au sens défini par Georges Gurvitch<sup>7</sup>, pour examiner à la fois les causes des dévitalisations sociétales et politiques induites par la mauvaise gouvernamentalité (Michel Foucault) des populations<sup>8</sup> et celles, aggravantes, des déstabilisations résultant des interventions régionales et internationales. Dans cet esprit, il m'est apparu important de consacrer plus d'attention à l'action et à l'œuvre d'Averroès. C'est l'objet de Annexe I dans laquelle est mis en lumière ce qui se jouait en ce temps-là, pour mieux extraire quelques leçons roboratives quant à ce que l'œuvre d'Averroès peut nous enseigner pour penser, sur nouveaux frais, des solutions aux problèmes culturels, économique-sociaux et politiques non résolus d'aujourd'hui, auxquels le monde musulman se trouve confronté.

- La troisième, bien que de portée modeste, est celle suggérée par la pensée soufie. Nous la mentionnons ici parce qu'elle est encore recommandée comme solution appropriée pour la revivification des peuples musulmans. Par rapport à cette recommandation, elle doit être interrogée quant à son *opérabilité conscientisante* au sein des populations musulmanes et quant aux soubassements idéologiques obscurs que véhicule une telle spiritualité : un mythe infécond historiquement, puisqu'il n'a pas cessé de conforter l'ethnocentrisme culturel arabo-musulman et, de ce fait-même, la conscience et la raison critiques créatrices furent amoindries en culture musulmane en général (voir R. Aous)<sup>9</sup>.

- La quatrième est relative à la pensée d'Ibn Khaldûn (né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406). Le contenu de celle-ci ne pouvant servir à l'éducation d'esprits éclairés du fait que cet auteur est d'abord un salafiste patenté<sup>10</sup> ; il convient néanmoins de la mentionner, car Ibn Khaldûn, qu'un discours paresseux continue à glorifier, énonce trop d'affirmations contestables, soutenant par exemple des idées historiques et scientifiques déficientes ou erronées, dans sa *muqqaddima* notamment et, de surcroît, certains de ses dires sont tout simplement intolérables pour tout humaniste conséquent, parce que de catégorie essentialiste et raciste<sup>11</sup>.

- La cinquième tentative d'*Idjtihâd/Réformisme* a été menée sous l'égide de Djamâl al-Dîn al-Afghânî et de Muhammad 'Abduh, deux pionniers de la *Nahdha*, mot arabe souvent traduit par « Renaissance arabo-musulmane ». Après presque cinq siècles de sommeil léthargique du monde musulman, le mouvement *Nahdha* naquit au XIX<sup>e</sup> siècle en Égypte, à partir de 1850, en réaction à l'emprise coloniale européenne sur les pays musulmans, et il fut présent jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ce mouvement étendra son influence idéologico-politique à l'ensemble du Maghreb.

S'agissant des erreurs fondamentales de diagnostics, propagées par ce mouvement sur les causes de la décadence du monde musulman, on lira, plus loin, dans la partie « Paradoxe », un complément d'analyses concernant les sources idéologiques perpétuant de telles erreurs. Une simple illustration tirée d'écrits d'al-Afghânî suffit à montrer les limites des raisonnements qui sont au cœur de la pensée de la *Nahdha*, restée enfermée dans les *clôtures* idéologiques (M. Arkoun), définitivement consolidées après l'imposition du dogme Qoran incréé :

« [al-Afghânî] dans sa réfutation des matérialistes, après avoir protesté contre les idées de Darwin, il y affirme que seule la religion peut assurer la stabilité de la société et de la puissance des peuples, tandis que le matérialisme athée est la cause des déchéances et des avilissements...<sup>12</sup> ».

En dépit des échecs avérés de toutes ces entreprises d'*Idjtihâd/Réformisme*, les leçons essentielles sur ces vaines expériences historiques théologico-politiques n'ont pas été actées, puisque l'écrasante majorité des penseurs dits éclairés du monde musulman continue à croire possible de réformer l'islam doctrinal, sans *rupture radicale* avec celui-ci. Argumentons cette affirmation en rappelant quelques idées phares de feu Mohammed Arkoun, sans doute un des plus représentatifs de cette catégorie de penseurs. En effet, il a forgé deux concepts majeurs qu'il explicite sous divers aspects dans ses œuvres, en particulier dans son ultime livre *post mortem, Lectures du Coran*<sup>13</sup> :

- 1- le concept du *fait coranique*
- 2- le concept du *fait islamique*.

Pour Mohammed Arkoun, le *fait coranique* correspond à la première réalité de la pensée musulmane, réalité très tôt délaissée voire ignorée (ce que cet auteur déplore). Il souligne, à juste titre, que le *fait islamique* lui fut complètement substitué et qu'il est urgent de l'interpeller en vue d'opérer un véritable *aggiornamento*, pour réformer des normes islamiques dépassées, pourtant diffusées sans discontinuité depuis mille deux cents ans environ, dans la quasi-totalité des pays musulmans. Or, les fondamentaux théologico-idéologiques de ce *fait islamique*, le seul historiquement établi comme force normative, sont posés dès la gouvernance du Prophète de l'islam, sachant qu'ils seront plus largement instrumentalisés politiquement et transmis *ad nauseam*, après son décès (par exemple, voir le rôle central, politique et religieux, du puissant gouverneur omeyyade, de 694 à 714, al-Hadjdjadj Yûsuf b. Al-Hakam<sup>14</sup>). Mais, avant cette importante personnalité, dans l'histoire du monde musulman, ces fondamentaux traditionnistes s'étaient déjà bien enracinés, sous les quatre premiers califes (Khulafâ' ar-Râshidûn) ainsi que sous les autres califes, jusqu'à l'imposition arbitraire de la pensée islamique dogmatique, partout où l'islam dominait. Ces fondamentaux prendront, au fil des siècles, la forme d'une pensée totalitaire et inquisitoriale, après l'instauration du dogme du **Qoran incréé**.

Même si Mohammed Arkoun livre des réflexions pertinentes, sur tel ou tel sujet, l'économie globale de sa démarche intellectuelle repose sur la défense d'un type d'*Idjtihâd/Réformisme*, en l'occurrence quand il souligne :

« L'impensé, c'est la somme des problèmes humains, le destin collectif qui engagent les décisions politiques et économiques prises par des experts étrangers, confirmées par leurs collègues "musulmans", mais tout aussi étrangers aux données dont il est question ici. La toute-puissance des experts et des maîtres de la décision politique contraste si violemment avec l'insignifiance sociale des "intellectuels" que ceux-ci ressentent, à tort, un grand découragement. Ainsi gagnent le désenchantement ou la démission ; à moins que ce ne soit l'opportunisme pour se faire remarquer et accéder au pouvoir, renonçant aux tâches fastidieuses de la recherche et au discours dérisoire de la philosophie ».

Par ailleurs, dans son chapitre XI sur « *L'organisation métaphorique du Discours coranique* », on y lit ceci :

« Il faut d'abord retenir que l'impensé existe dans les systèmes de pensée élaborés dans les cultures humaines. [...] L'impensé en islam est très vaste, car depuis la mort d'Ibn Khaldûn, aucun penseur ou savant n'a ajouté des œuvres assez neuves et significantes pour modifier les modes de penser et de connaître dans la logosphère dominée par les références aux définitions dogmatiques de la croyance. Les forces de modernisation introduites par la modernité européenne ont introduit une dynamique de l'extérieur à laquelle continue de résister la reproduction ritualisée et ossifiée des «valeurs», des modes et des contenus de connaissance légués par les «pieux Anciens». «Voilà l'immense domaine de l'impensable et

l'impensé qui fait qu'il est si difficile de parler du droit religieux qui maintient sous tutelle les femmes et, plus généralement, les sociétés où s'impose encore le droit musulman (*sharī'a*)»<sup>15</sup>.

À mon sens, le contenu de ces deux citations est d'une pertinence évidente, sauf que celles-ci comme bien d'autres de même nature appellent des critiques de fond, très précisément lorsqu'elles sont examinées à la lumière d'une déconstruction du réformisme défendu par Mohammed Arkoun ; car ses écrits, discours et analyses, s'affirmant critiques, se sont tous avérés non opératoires en termes de transformations des mentalités, en pays où l'islam doctrinal islamique domine sans partage. Ainsi les justes critiques des réalités culturelles, sociales et politiques que M. Arkoun délivre, deviennent, paradoxalement, contreproductives comme j'ai tenté de le démontrer dans l'essai, *Aux origines du déclin de la civilisation arabo-musulmane*<sup>16</sup>. En effet, ces critiques aboutissent inexorablement à légitimer le seul islam qui existe structurellement : l'islam obscurantiste forgeant l'essentiel des réflexes mentaux conservateurs et réactionnaires de la majorité écrasante des Musulmans.

### **Leçons principales tirées de cette chronologie commentée**

Le dogmatisme islamique a été jugé, bien avant moi, comme le premier facteur responsable des malheurs du Monde musulman, par des penseurs tels Ibn Rushd (Averroès), Djamal Eddine al-Afghânî et Mohammed 'Abduh, pour ne citer que trois exemples d'hommes éminents de culture arabo-musulmane. Ils se sont montrés audacieux en critiquant courageusement les cerbères de cet islam obscurantiste, mais sans sortir du référent divin dogmatisé<sup>17</sup>. Or, il n'est pas sans intérêt de rappeler que des idées plus iconoclastes, que celles exprimées par ces personnalités, avaient été déjà énoncées dans une veine littéraire différente et avec une rare liberté de ton, par des poètes, des fabulistes et par des philosophes du monde musulman, marquant d'une empreinte indélébile *Les Belles Lettres de la culture arabo-musulmane* (*El-Âdab Al-'Arabî* : culture citadine raffinée empreinte d'une éthique profane et religieuse, le tout fondé sur des savoirs élargis *up to day* de leur époque), sous les premiers abbassides surtout. Citons quelques noms illustres parmi les immortels de cet *Âdab* : Ibn Muqaffa' (720-756), Abû Nuwâs (entre 742/762-813), Ibn al-Râwandî (864-910), Ibn Zakaria al-Razî (865-925), al-Mutanabbî (915-965), Abû 'Âla' al-Ma'ari (973-1057), 'Omar Khayyam (1038 -1124). Ces derniers et bien d'autres auteurs de culture arabo-musulmane ont déclamé ou lu publiquement leurs poèmes et leurs écrits anticonformistes contre les religions, et certains d'entre eux n'ont ménagé ni le Prophète Muhammad ni l'islam. Tous se sont exprimés avec une grande clarté d'expression de libre-penseur, parfois même avec une féroce dérision à l'endroit des textes dits sacrés, ce qui n'existera plus dans la culture arabe et musulmane à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Le diagnostic selon lequel le dogmatisme islamique est également une source déterminante de violences, de dévitalisation, de colonisabilité, de colonisation et de dépendance des sociétés musulmanes d'hier et contemporaines, correspondant à une profonde conviction de nombreux Musulmans et Musulmanes. Cependant, ils sont minoritaires, mais leur existence, en soi, est plus méritoire, là où l'idéologie islamique est exclusive et terroriste, et cette conviction demeure un signe encourageant de progrès culturels, politiques et sociétaux pour l'avenir.

En se référant à ce contexte historico-politique et culturel, c'est montrer un orgueil démesuré que de se croire capable de faire mieux tout en suivant le chemin des grands réformateurs qui ont échoué, dont les plus emblématiques ont été nommés. Ces derniers, contraints par le terrorisme religieux et politique, déploieront néanmoins d'immenses efforts d'*Idjtihâd/Réformisme*, pour tenter de faire progresser le Monde musulman. Chacun d'eux a porté, à sa manière, ce projet *Réformiste* sans résultat probant, c'est-à-dire sans parvenir à aucune amélioration durable des conditions de vie de leurs compatriotes. On peut imaginer que ce choix réformiste leur paraissait le seul possible, car il convient de se garder de tout jugement anachronique. Aujourd'hui, nous savons que persister dans une voie d'*Idjtihâd/Réformisme* c'est poursuivre de vaines chimères. Donc, ne chevauchons plus un énième projet de même nature.

M'appuyant sur le savoir historique que je viens de brosser, duquel transparaît la nécessité de combattre les mythes et superstitions que l'on trouve à profusion dans les corpus islamiques, y compris celui de l'*I'djaz*, mythe soutenant l'inimitabilité du Qoran et la perfection de la langue arabe, et désireux de convaincre davantage de citoyennes et de citoyens musulmans à réfléchir au comment penser une alternative à l'immobilisme millénaire du monde musulman, j'ai élaboré, à cette fin, le paradoxe pédagogique suivant.

### LE PARADOXE

Malgré une langue arabe non encore établie dans sa fonction de communication universelle et en dépit de l'absence d'un corpus doctrinal islamique "ficelé", les Musulmans s'installent durablement dans les nouveaux territoires conquis et élargissent leur audience populaire. D'emblée, retenons bien que toutes les conquêtes réalisées au nom de l'islam, des frontières pyrénéennes à l'Indus, sont réalisées en moins d'un siècle après la mort du Prophète (632), alors que la langue arabe et les corpus islamiques ne sont pas encore opérationnelles durant ce siècle de conquêtes.

Jusqu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, cette présence historique de l'islam en forme de courbe ascendante profita au Monde musulman. Or, dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en une période où la langue arabe est désormais une langue de capitalisation des savoirs et de communication internationale, et que le dogme du **Qoran incréé** est définitivement instauré, s'enclenche subrepticement la courbe du déclin de la civilisation arabo-musulmane. Car, répétons-le, c'est bien sur ce dogme « Qoran incréé » qu'ont été élaborés et consacrés, dans la tradition sunnite plus spécifiquement, *toutes* les exégèses islamiques ainsi que le droit musulman ayant force de loi dans les pays qui se réclament de l'islam. Ce point d'histoire culturel et politique, bien contextualisé, constitue le cadre analytique de mon *paradoxe*.

En effet, celui-ci oblige à nous interroger sur le fait que des territoires et de nombreux pays aux cultures et civilisations prestigieuses ont été durablement conquis, de façon fulgurante, entre le milieu du VII<sup>e</sup> et la fin du VIII<sup>e</sup> siècles, alors que ni la langue arabe ni le corpus doctrinal islamique n'avaient été encore fixés dans cette langue, sachant que celle-ci n'atteint son niveau d'élaboration académique qu'au début du IX<sup>e</sup> siècle. Cette séquence historique est à analyser avec une minutieuse attention pour comprendre *le long processus* du déclin de cette

civilisation, qui ne devient visible qu'aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. La preuve de cette affirmation s'appuie sur les événements précis suivants, bien entendu non exhaustifs mais si édifiants sur le plan historico-politique : la Chrétienté récupère des territoires que les Musulmans avaient conquis à partir des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi, la Sicile revient, avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, sous la domination chrétienne et, pareillement, de la reconquête de Tolède en 1085, comme de l'occupation de Jérusalem par les Croisés, en 1099, qui gouvernèrent cette prestigieuse ville durant près d'un siècle.

Sans recourir à des analyses dialectiques complexes, l'intérêt de ce *paradoxe* est de révéler, en usant du simple bon sens, combien l'histoire du monde musulman, enseignée en terres d'islam est truffée de mensonges : de catégorie essentiellement apologétique, un tel enseignement produit sur les consciences et les esprits un effet gravement soporifique. Dès lors, *ce paradoxe*, comme boîte à outils d'analyses critiques, conduit à des éclairages instructifs sur les conditions historiques d'émergence et d'enracinement de la civilisation arabo-musulmane et sur les causes de son déclin, pour peu que l'on fasse l'effort d'une réflexion rationnelle et d'une capacité déductive pertinente sur les faits historiques présentés à ce stade.

### **Autres enseignements que l'on peut déduire de *ce paradoxe***

Ce *paradoxe* incite également à considérer comme vitale, pour les populations musulmanes, de passer au crible de la critique historique ce qu'il en a été de la culture arabo-musulmane après le décès du Prophète Mohammed. Ce travail analytique permettra de mesurer, par exemple, les conséquences funestes, sur le plan culturel, social et politique, de mythes tels ceux du *Rudju'*, de « *L'Âge d'Or* » et de l'*I'djaz*, dont la puissance aliénante empêche d'atteindre la compréhension des principaux facteurs ayant présidé à l'expansion du Monde musulman<sup>18</sup>.

Puis, en analysant toutes les conquêtes jusqu'à l'instauration de la dynastie omeyyade (658), il est possible de comprendre davantage les conditions religieuses, politiques et d'anthropologie sociale, mais aussi de géopolitique dans lesquelles les premiers pouvoirs religieux et profanes ont été forgés en contrées où l'ordre islamique devient dominant. Ces pouvoirs constitueront le modèle à imiter pour les siècles suivants. On peut ainsi parvenir à une solide compréhension des causes de l'éclatement de la *centralité politique* du monde musulman et, en corollaire, celles du délitement des sociétés musulmanes. S'agissant des guerres et des violences endémiques, il n'y a plus aucun doute sur le fait qu'elles sont le résultat du monolithisme idéologique islamique sectaire et de la mauvaise gouvernance se « légitimant » par le recours à des violences multiformes, en se soumettant systématiquement à l'ordre moral rétrograde et obscurantiste de l'islam doctrinal.

Ces violences demeurent une des premières sources de fragilisation des sociétés musulmanes ; elles ont été - et le sont encore - le produit d'un système de pouvoir (absence de démocratie politique surtout) inapte à désamorcer, à temps, des conflits et des guerres fratricides, du fait de l'incapacité au dialogue et au compromis culturel, politique et social. Leurs répétitions chroniques imposent de prendre en compte que ces violences ont aussi pour terreau culturel

l'intolérance systémique islamique, inscrite dans ses corpus. Au risque de se répéter, il faut rappeler que ces corpus sont légitimés politiquement et juridiquement par les pouvoirs politiques dits profanes, parce qu'ils ne disposent d'aucune légitimité politique. Ainsi l'ordre inquisitorial islamique est imposé politiquement par la répression et l'usage courant de la torture, constituant, de ce fait principal, une chape de plomb étouffant l'imagination créatrice de la grande majorité des citoyennes et des citoyens musulmans comme elle est la chape de plomb qui étouffe celles et ceux ne se considérant ni pratiquant ni croyant en l'islam ni en une autre religion. Un tel mode de gouvernance de nos populations favorise leur exploitation, en premier lieu par les classes dirigeantes arabo-berbéro-musulmanes, avant de subir les conséquences aggravantes, sur leurs conditions de vie, des déstructurations sociétales induites par la domination étrangère.

Ajoutons que ce monolithisme islamique a été constamment instrumentalisé par les classes religieuses (*fûqâhâ* et '*ulamâ*') et par les pouvoirs qui gouvernent le Monde musulman, chacune de ces deux autorités auto-proclamées ayant pour caractéristique principale commune l'obsession névrotique anti-démocratique et anti-laïque. Par conséquent, du fait de leur gestion désastreuse, elles sont comptables de la dévitalisation puis du déclin de ce Monde, de son état de *colonisabilité* et de déchéance culturelle, scientifique et économique, du passé et du présent. Ces classes dirigeantes religieuses et profanes ont été et demeurent l'une des sources majeures d'instabilité sociétale et politique nationale, régionale et internationale.

Mais ce diagnostic, aussi pertinent qu'il puisse être ne peut conduire vers une prise de conscience opérationnelle au sein d'une majorité de citoyennes et de citoyens, que s'il est accompagné de propositions alternatives précises à mettre en œuvre. Dans mes écrits, quelques-unes ont été livrées à la réflexion critique : elles énoncent des mesures incontournables à adopter, parmi lesquelles : la *rupture radicale* avec le dogmatisme islamique et l'urgence d'enseigner nos langues maternelles<sup>19</sup>, ces deux mesures étant consubstantielles l'une de l'autre. A l'occasion d'un prochain article, que j'aimerais publier dans la présente revue, j'expliciterais davantage les raisons déterminantes justifiant la nécessité vitale d'une telle *rupture radicale*, en proposant de nouvelles mesures pour se donner le maximum de chances d'accroître les capacités d'entreprendre un processus dynamique et vertueux de progrès culturels et de développement économique endogènes.

En guise de première conclusion, je dirai que refuser d'examiner sérieusement l'influence mortifère du monolithisme idéologique islamique, c'est œuvrer contre les intérêts de la majorité des citoyennes et de citoyens Musulmans, car l'islam dogmatique est le pire ennemi des peuples musulmans, puisqu'il est une des causes de son état de *colonisabilité* et de sous-développement passé et actuel, de même qu'il est une des causes structurelles des despotismes divers en terres d'islam.

Des constats exposés ici, la sagacité analytique et le courage intellectuel imposent d'énoncer et de recommander, en tout lieu, comment combattre sans concession cet islam-là. Alors, osons défendre partout un système politique fondé sur les valeurs de la laïcité, gage d'un solide ancrage des principes démocratiques et du respect de l'altérité des croyances et des



cultures, principes incompatibles avec tout ordre moral et politique se réclamant de l'islam doctrinal, comme de n'importe quel autre dogme religieux. C'est pourquoi, on ne doit accorder à cet « islam » aucune légitimité dans nos Institutions, ce qui implique, en corollaire, le bannissement dans nos Constitutions nationales de toute reconnaissance voire même de toute mention « aux valeurs de l'islam », un fourre-tout si propice à des instrumentalisation idéologico-politiques islamiques calamiteuses.

Rachid Aous- Chercheur en ethnomusicologie maghrébine  
Paris, 30 octobre 2017

Rachid Aous, économiste et spécialiste de la finance internationale. Créateur du Centre d'Opérations avec l'Etranger (COE : 1967-1970) et responsable de la direction des relations internationales, du contrôle des changes et de la trésorerie de la Banque Nationale d'Algérie (1970-1978). Exilé en France (1979), éditeur à Paris, il se spécialise en ethnomusicologie maghrébine pour valoriser le patrimoine culturel spécifique du Maghreb, non réductible à la langue arabe littéraire ni à l'islam doctrinal, aux fins de mieux diagnostiquer les causes du déclin de la civilisation arabo-musulmane.

Principales publications : *Les grands maîtres algériens du Cha'bi et du Hawzi* (1996), œuvre trilingue, arabe parlé-kabyle-français ; *Cédérom sur la musique savante maghrébo-andalouse* (1999) ; *Aux origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane ou les sources du sous-développement en terres d'Islam* (2009) ; articles académiques sur la musique, la culture judéo-arabe, les langues véhiculaires du Maghreb et sur la pensée et l'œuvre de Hédi Bouraoui.

Mots clés : Déclin arabo-musulman ; Monde berbéro-musulman ; Andalousie musulmane ; Laïcité ; Cha'bi-Malhûn ; Poésie et Chanson à Texte du Maghreb ; Culture judéo-arabe.

- 1 Pour de plus amples informations voir *Encyclopédie de l'Islam, nlle édition (E. I.)*, t. III, p.1052-1053; cf. également les occurrences, *ibidem* : *ibahâ*, p. 682-683; *i'djâz* : deux mots ayant des significations complémentaires avec ce à quoi renvoie le terme *idjtihâd*
- 2 Cf. *E. I., ibidem*, t. VI, p. 315-323; R. Aous, *Aux Origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane ou les sources du sous-développement en Terres d'Islam*, éd. Les Patriarches, Paris 2009, p. 72 ; 169 + note 47 ; 367 + note 11.
- 3 Pour se faire une première opinion éclairée sur les débats et controverses théologiques, philosophiques et juridiques qui opposèrent novateurs et conservateurs de cette période, cf. Al-khayyât (835-913), *E. I., ibidem*, t. IV, p. 1194-1196.
- 4 Cf. R. Aous, *Aux Origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane*, *op. cit.*, p. 128-143.
- 5 Cf. R. Aous, *ibidem*, p.149-162.
- 6 Cf. *La condamnation Parisienne De 1277. Texte latin, traduction et analyses par David Piché*, J. Vrin, Paris 1999. Cette condamnation est un acte de censure promulgué par l'évêque de Paris, Étienne Tempier (7 mars 1277). D. Piché souligne, dans l'introduction de son ouvrage, qu'il s'agit « d'un des événements les plus marquants de l'histoire intellectuelle du XIII<sup>e</sup> siècle ».
- 7 Cf. Georges Gurvitch, *Dialectique et Sociologie*, Champs Flammarion, Paris 1962 : « *Le domaine de la dialectique est à la fois le mouvement de la totalisation et de dé-totalisation des réalités humaines, surtout de la réalité sociale prise dans toutes ses manifestations, dimensions, œuvres et expressions. En tout mouvement réel, la dialectique est la voie prise par les totalités humaines en train de se faire et de se défaire, dans l'engendrement réciproque de leurs ensembles et de leurs parties, de leurs actes et de leurs œuvres, ainsi que dans la lutte que ces totalités mènent contre les obstacles internes et externes qu'elles rencontrent sur leur chemin...* », p. 233 et ss.
- 8 Cf., *Naissance de la Biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Gallimard-Seuil, Paris 2004. Dans cet ouvrage, Michel Foucault traite notamment de « *l'art libéral de gouverner qui se dessine au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur la crise de gouvernementalité qui caractérise le monde actuel...* ».
- 9 Cf. R. Aous, *op. cit.*, p. 221-223 ; 234 ; 261-269 ; 291-298 ; 313-314.
- 10 Voir Makram Abbès, *Islam et politique à l'âge classique*, PUF, Paris, 2009, dernier chapitre consacré à l'analyse de la pensée d'Ibn Khaldûn, et dans lequel il est démontré que cette personnalité est bien un salafiste ; voir aussi R. Aous, *Ibidem*, p. 58-65.
- 11 Sur l'essentialisme d'Ibn Khaldûn, voir essai R. Aous, *op. cit.*, p. 58-65; 148-149 ; 325-327.
- 12 Cf. Article bio-bibliographique par I. Goldziher in *E. I.*, t. II, p. 428 et l'occurrence : « *Dahriyya* » (adeptes d'opinions matérialistes), *E. I., op. cit.*, p. 97-99.
- 13 Cf. *Lectures du Coran. Édition définitive*, Albin Michel, Paris, avril 2016.
- 14 Cf. *E. I., op. cit.*, t. III, p. 41-45 ; essai R. Aous, *op. cit.*, p. 69-72.
- 15 Cf. *Lectures du Coran...*, *op.cit.*, p. 488-489.
- 16 Voir R. Aous, *Aux origines du déclin de la civilisation*, *op. cit.*, chapitre V.
- 17 Penser hors du référent divin n'advient, significativement, dans la culture politique qu'aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, qu'en lien avec les idées des *Lumières* scientifiques européennes. Donc, aucun reproche ne peut être adressé aux penseurs du Monde musulman et d'Europe, enfermés dans ce référent durant les siècles précédents, alors même qu'une philosophie matérialiste grecque (école pythagoricienne V<sup>e</sup> siècle avant J. C.) avait eu droit de cité durant des siècles, avant que n'apparaissent les Monothéismes. Sur ce sujet, cf., en particulier : Jean-Pierre Vernant, *Entre Mythe et Politique*, Seuil, 1996 ; Lucien Jerphagnon, *Mes Leçons d'Antan. Plotin, Platon et le néoplatonisme*, Les Belles Lettres, Paris 2014. Les théories métaphysiques et mystiques renvoient à une vaste problématique philosophique sur l'idée de l'UN, celle-ci ayant prospéré, depuis Platon jusqu'aux penseurs néo-platoniciens, c'est-à-dire tout au long d'une période qui s'étale de la mort de Platon en 347 avant J. C. à Porphyre de Tyr, décédé vers 310, qui fût l'élève de Plotin à Rome. À propos de Porphyre, Lucien Jerphagnon souligne : « [II] a laissé à ses contemporains une œuvre considérable – aujourd'hui disparue en grande partie, mais dont ce qui a disparu a conditionné, on peut le dire, la pensée philosophique d'Occident pendant des siècles, et à vrai dire de façon définitive » (p. 151, *op. cit.*) ; voir aussi l'important ouvrage d'Alain Badiou, *L'UN, Descartes, Platon, Kant, 1983-1984*, Fayard, Paris 2016 : on y lira des analyses roboratives sur l'histoire de cette idée. Pour ma part, je me contenterai ici de souligner que l'idée de

---

l'UN prit, dans la pensée monothéiste, la forme du Dieu Omnipotent, Créateur de l'univers et de tous les vivants ; elle fut donc rapetissée et déformée par les théologiens-*'philosophes'* qui ont élaboré l'apologétique défensive de chacune des trois religions monothéistes. Au bout du compte, les corpus de cette apologétique constituèrent une des sources déterminantes des dogmatismes idéologico-culturels mortifères.

18 L'idée fallacieuse selon laquelle l'existence de la civilisation arabo-musulmane ne serait que le résultat d'une bonne gouvernance politique et religieuse, elle-même induite d'une bonne compréhension du « vrai islam », est amplement traitée in R. Aous, *Aux Origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane*, op. cit., p. 60-65 ; 90 ; 142-156 ; 170 ; 172-174 ; 326 ; 412 ; 419.

<sup>19</sup> Voir sur Youtube communication : « [Rachid Aous Naissance de l'Islam, Grandeur et Déclin de la civilisation arabo-musulmane](#) » ; article « Enseigner nos langues maternelles: vecteurs de progrès et d'union des peuples maghrébins », in Revue/Review Centre Méditerranée Canada (CMC), Université de York-Toronto, Volume II, N° 2, Janvier 2016, [cmc@yorku.ca](mailto:cmc@yorku.ca)